Bulletin météorologique.

Washington, 13 janvier—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. —Pluies.

LE NESTOR ALLEMAND.

Le Nestor allemand a parlé: Sans son organe habituel M. de Bismarck critique en termes définitifs l'expédition chinoise. Il faut indubitablement faire la part, dans cette opposition, du sentiment naturel qui porte le vieux facteur de l'unité germanique à blâmer tout ce qui n'est pas de lui, mais cette réserve une fois faite, on ne peut que s'incliner devant le bon sens et la compétence de l'homme qui connait la fragilité de son œuvre, car ce qu'une victoire a fait, une autre peut le défaire sans en laisser de vestiges. L'empereur Guillaume, fut-il d'accord avec une autre puissance pour cette levée théâtrale de boucliers d'opéra, a donné là une marque de la turbulence emphatique de son esprit qui sera un trait de lumière pour les diplomates dont sa chevaleresque bonhomie avait endormi les méfiances. L'Angleterre, déjà oublieuse de l'algarade de Prétoria en 1895, voit que cette hystérie politique est une question de tempérament. Les hommes d'Etat anglais, qui sont les premiers du monde, comme le démontrent les progrès continus depuis trois siècles de la quadruple suprématie commerciale, financière, diplomatique et maritime de leur pays, comprennent maintenant l'étendue de la faute qu'ils ont commise en 1870 et aperçoivent distinctement la nécessité de la réparer en séparant la cause du *british empire* de celle de la *greatmother*.

CARTOUCHIERE DE CAVALERIE.

La cavalerie française a fait mettre en essai, dans quelques régiments, entre autres au 18me regiment de dragons, une cartouchiere de même forme que celle de l'infanterie, en cuir fauve; les resultats ont été satisfaisants.

Le ministre de la guerre a donc dans le courant du mois de novembre dernier adopté définitivement, mais en principe seulement, la cartouchière d'infanterie pour la cavalerie; cependant tout le harnachement étant en cuir fauve, cette cartouchière sera de cette couleur. Evidemment aussi, le crochet de suspension étant inutile, cet objet est supprimé dans le nouveau modèle.

Enfin, et tout le monde est dans la joie, l'économie réalisée sera d'environ un franc par homme.

LES PAROLES DE L'ANGE.

De l'*Echo du merveilleux*, les dernières révélations de l'ange Gabriel parlant par la bouche de Mlle Couesdon. L'ange voit:

Un incendie s'élever.
Des enfants y seront brûlés....
L'autre ne sera rien à côté.
Je vois des mères éplorées....
C'est un endroit qui n'est pas haut monté....
Le vent va y aider.
Et l'eau va manquer....
Les chairs vont s'émietter....
Beaucoup de livres seront brûlés,
Des parchemins aisés....
C'est une calamité:
Des enfants vont y aller
De velours habillés.
Car c'est une fête aisée....
La richesse est donnée....
Dieu, on va l'accuser.
Jésus est irrité,
Jésus est blasphémé
Il faut bien vous rappeler.
Que son sang il a donné.

LES VÉTÉRANS DE 1812.

Le gouvernement des Etats-Unis vient d'ouvrir une enquête à l'effet de vérifier l'existence des 200,000 vétérans de la guerre de 1812, qui fut une reprise des hostilités d'antan avec l'Angleterre et qui dura, sans qu'on se fit beaucoup de mal jusqu'en 1814. Quatre-vingt-trois ans après la conclusion de cette lutte anodine dans laquelle la poudre a peu parlé, il est impossible qu'il reste 200,000 survivants, car la population à cette époque était à peine de 7 millions d'habitants et la milice n'a jamais compté plus de 400,000 hommes nominalement enrôlés, dont 3,000 à peine ont tiré des coups de fusil sur les navires qui croisaient au large. On se trouverait en présence d'un exemple de longévité qui dépasse les effets de l'élixir de longue vie. Mais ce ne sont pas seulement les vétérans qui touchent, il y a parmi les parties prenantes 3,287 veuves. Il est hors de doute qu'il y a là une vaste escroquerie dans laquelle tous les partis ont trempé, puisque tous ont alterné au pouvoir sans y porter remède.

Etrennes impériales.

L'empereur d'Allemagne, en bon père de famille, a donné des cadeaux à ses trois fils le jour de Noël. Ils ont reçu chacun un sabre—non pas un vulgaire sabre de bois, mais une belle latte dont la lame d'acier est soigneusement aiguisée et la poignée admirablement ciselée. Le sabre du prince impérial porte sur une face la dédicace suivante: Ta force appartient à la patrie.—A son fils Guillaume. Noël 1897—Guillaume R. I.

Sur l'autre on lit:

Aie confiance en Dieu, défends-toi bravement pour garder ta gloire et ton honneur, car celui qui s'appuie de toute cofiance sur Dieu, ne connaitra jamais la défaite.

Le sabre du prince Eitel-Fritz porte la même inscription que le précédent avec la devise suivante:

Sans peur et fidèle.

Enfin le sabre du prince Adalbert est orné de cette dédicace:

Ne tire jamais sans motif cette lame du fourreau et ne l'y remets jamais sans honneur.—Ton père, Guillaume Roi.

Ces inscriptions solennelles doivent être extraites de l'Evangile de Guillaume II, que son frère est chargé d'aller prêcher aux chinois.

UNE LETTRE DE M. DE BORRELLI.

Le vicomte de Borrelli vient d'adresser au secrétaire perpétuel de l'Académie française la lettre qui suit et qui fait autant d'honneur à l'éloquent poète, son signataire, qu'à l'illustre soldat auquel il sacrifie, provisoirement espérons-le, ses chances académiques:

Monsieur le secrétaire perpétuel,

Lorsque, à défaut de quelque autre plus digne ou aussi aventureux, je risquais ma candidature, c'était surtout dans la pensée que l'Académie, fidèle à ses traditions, voudrait peut-être donner un soldat pour successeur au général Henri d'Orléans, duc d'Aumale.

Aujourd'hui, la résolution prise par l'un des doyens de notre armée me dicte la conduite à tenir.

Elevé à l'école du respect, je manquerais à l'esprit même qui inspirait ma candidature si, vis-à-vis de celu qui fut mon chef aux mauvais jours, je ne faisais pas acte de simple mais profonde déférence.

Je vous prie de vouloir bien aviser la Compagnie de mon désistement et de me croire, monsieur le secrétaire perpétuel, très véritablement votre serviteur.

BORRELLI.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer est un article indispensable de toilette pour la chevelure, elle en active la croissance.

Alphonse Daudet et les Arméniens.

Empruntons à M. Jean Finot, le directeur de la *Revue des revues*, ce souvenir inédit sur le maître disparu:

Je n'oublierai jamais son intervention si simple en faveur du célèbre journaliste qui, condamné à mort, devait être exécuté à Constantinople dans un délai de trois jours. On se rappelle à la suite de quelles circonstances l'infortuné directeur du journal *Haïrenik* devait payer de sa vie la fidélité à la cause sacrée de sa patrie. Ayant mandé chez lui le journaliste, Nazem, le grand favori du sultan, lui dit:

"Une fois, une révolution allait éclater à Paris. La troupe fut impuissante à la contenir. Victor Hugo écrivit quelques vers: elle cessa. Toute ma police ne saurait avoir sur les Arméniens l'influence de votre journal. C'est à vous d'arrêter le mouvement dangereux. Voici l'article à insérer:"

Chahnazar refusa et fut condamné à mort.

A peine la nouvelle parvenait-elle à Paris, que déjà le distingué poète arménien, Archag Tchobanian, allait recueillir des signatures en faveur de son compatriote.

—Hélas! lui dis-je, avant que vous fassiez parvenir votre requête à M. Hanotaux, l'excellent patriote ira rendre compte au ciel des injustices de la diplomatie à l'égard de votre peuple....

—Que faire?

Une action énergique s'imposait. Mais où trouver un homme de cœur assez puissant pour rappeler à notre gouvernement les principes qui furent toujours si chers à la France? Daudet, et personne que Daudet! Et ceci dit, je me précipitai chez lui La cause était d'avance gagnée. Une demi-heure plus tard, les Arméniens racontaient au poète du *Petit Chose* le martyrologe de leur frère, et, dans l'après-midi, une dépêche de M. Hanotaux ordonnait à notre ambassadeur de demander au sultan la grâce de Chahnazar. Daudet sauva ainsi la vie d'un écrivain.

Telle était l'énergie indomptable de son caractère que rien ne lui résistait. Il arrivait à rendre vertueuse, s'il le fallait, la diplomatie de M. Hanotaux.

Quelques jours plus tard, Daudet, avec sa voix si caressante et son sourire de bonté inexprimable, me demanda à brûle-pourpoint:

—Malheureux Arméniens! N'y en a-t-il pas d'autres à sauver?

—Hélas! ils étaient trop nombreux.

L'oracle de Montsouris.

Le jour de l'année, l'Observatoire municipal de Montsouris a publié son annuaire officiel pour 1898.

Il contient, à titre d'étrennes, cette révélation qui devrait être rassurante: les ingénieurs de la Ville, à l'aide de calculs dont l'exposé est d'ailleurs contenu dans le volume, pourront prévoir «sûrement» désormais les crues de la Seine.

Serait-ce par hasard cette méthode dont l'application a été faite il y a quelque temps, par les Anglais pour prévoir les crues du Nil?....

Hum! au moment où le bureau d'Assaouan indiquait en moyenne une baisse de 50 centimètres, une crue de 75 centimètres se produisait. Et toute la Basse-Egypte, où l'on avait commencé les semailles, sur la foi des prédictions et des calculs, était inondée!

Auquel cas les semeurs feront bien d'ouvrir l'œil.... avant la main!

Le tueur de bergers

Vacher a été un peu négligé depuis deux mois, et il en souffre.

Il s'était habitué à trouver son nom tous les matins dans les gazettes, et ses portraits chaque semaine dans les «illustrés»; il était mieux que l'homme du jour, il était l'homme de tous les jours.

D'autres sont venus, qui l'ont effacé.... Et depuis lors, il s'est tu; voilà six semaines que M. le juge d'instruction Fourquet n'a pas pu tirer un mot de lui.

Et comme celui-ci s'étonnait de ce silence et en demandait à Vacher la raison: «Je ne parlerai, a répondu l'assassin, qu'après que les journaux auront publié le compte rendu complet de votre procédure!» M. Fourquet a fait remarquer à son client que cette publication était contraire à la loi.

«Alors, je ne parlerai plus.» Et il a ajouté: «C'est tant pis pour vous, car j'avais encore beaucoup de choses à dire.» Une autre fois, il a essayé d'allécher son juge par la promesse d'autres confidences. «Ainsi, tenez, je pourrais vous raconter comment ceux que vous appelez mes victimes me parlaient, au moment de mourir, ou comment ils essayaient de résister, et de quelle façon j'en venais à bout; au point de vue scientifique («sic»), tout ça est très intéressant.»

Et puis de nouveau il se taisait.

Trois médecins sont venus de Lyon à Belley pour l'examiner: MM. Lacassagne, professeur de médecine légale à la Faculté; Rebatel, médecin aliéniste, et Pierret, directeur de l'asile d'aliénés de Bron. Ils ont rendu à l'assassin deux visites, la dernière ces jours-ci, et ils ont été, paraît-il, stupéfaits de son sang-froid et de la façon claire et sensée dont il a répondu à leurs questions. Mais ils ne pouvaient procéder là qu'à un examen sommaire du «sujet», et ils ont demandé qu'il fût transféré à Lyon.

Ce transfèrement a été accordé par le procureur général, et, ainsi qu'on le verra plus loin, Vacher a quitté Belley l'autre matin.

Son séjour à Lyon, chez les médecins, ne durera pas plus de cinq ou six semaines. On croit qu'ils déclareront Vacher lucide et responsable.

Et il est probable qu'à ce moment, désireux de faire traîner de nouveau les choses en longueur et de retarder le plus possible les épouvantes de l'expiation, le monstre recommencera à raconter des histoires et à faire des confidences.

Il s'est, jusqu'à présent, reconnu l'auteur de douze assassinats. Et quand on demande à M. le juge Fourquet: «Combien, d'après vous, Vacher a-t-il encore de crimes à avouer?» M. Fourquet répond: «Sept.»

Douze et sept font dix-neuf. Il y en a probablement d'autres, mais sur lesquels, faute d'indices précis, l'instruction n'insistera pas.

D'un correspondant.

Vacher a été extrait le 31 décembre de sa prison et conduit sous bonne escorte à la gare, où il a pris place entre deux agents dans le train partant de Belley à cinq heures quarante-cinq.

Il est arrivé à Lyon à huit heures trente et a été immédiatement conduit à la prison Saint-Paul.

Le tueur de bergers va être régulièrement soumis, pendant quelque temps, à l'examen des médecins aliénistes.

Livre d'or du féminisme.

Ce n'est encore qu'un carnet.... mais petit carnet deviendra grand en raison du vieil adage: «Ce que femme veut, Dieu le veut», et vous reconnaitrez, mesdames, que nous ne manquons jamais pour notre part d'y relier une nouvelle page quand l'occasion s'en présente.

Annonçons donc qu'une jeune femme russe, Mlle Levois, a passé dernièrement avec succès sa thèse de doctorat devant la Faculté de médecine de Paris.

Le jury, présidé par le docteur Alfred Fournier, membre de l'Académie de médecine, l'a reçue avec la mention: «très satisfaisant», et lui a adressé ses félicitations.

La nouvelle doctoresse, toute jeune fille, est originaire d'Odessa. Elle a fait toutes ses études à Paris, qu'elle va quitter pour aller exercer la médecine dans sa ville natale.

Femme, docteur.... et russe! c'est plus qu'il n'en faut pour que les Français y aillent de leur plus gracieux salut.

NOUVELLES ARTISTIQUES.

A propos de «Phèdre», dont Mme Sarah Bernhardt vient à Paris, de donner deux matinées à la Renaissance, le 2 et le 6 janvier, il est peut-être intéressant de rappeler ces lignes de l'abbé de Saint-Pierre:

J'ai ouï raconter par Mme de La Fayette que, dans une conversation, Racine soutint qu'un bon poète pouvait faire excuser les plus grands crimes et même inspirer de la compassion pour les criminels. Il ajouta qu'il ne fallait que de la fécondité, de la délicatesse, de la justesse d'esprit, pour diminuer tellement l'horreur des crimes de Médée ou de Phèdre, qu'on les rendrait aimables aux spectateurs, au point de leur imposer de la pitié pour leurs malheurs. Comme les assistants lui nièrent que cela fût possible et qu'on voulut même le tourner en ridicule sur une opinion si extraordinaire, le dépit qu'il en eut le fit résoudre et entreprendre la tragédie de «Phèdre», où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs que le spectateur a plus de pitié de la criminelle belle-mère que du vertueux Hippolyte.

Mme Sarah Bernhardt a reçu, pour être jouée après «l'Affranchie», de M. Maurice Donnay, une comédie en quatre actes de M. Romain Coolus: «Attentat».

Les deux principaux rôles sont destinés à Mme Sarah Bernhardt et M. Guitry.

De Monte Carlo:

«C'est par deux représentations de «la Femme de Claude» que la Duse a terminé la série de ses représentations à Monte-Carlo. Pour toutes ces soirées l'assistance fut aussi nombreuse et aussi élégante qu'aux grandes soirées de janvier et de février des années précédentes.

«La grande artiste, au cours de ses représentations, qui ont fait courir tout le littoral, a eu un succès magnifique. L'ovation finale qui a suivi la dernière représentation de «la Femme de Claude» a manifesté le grandplaisir que tous éprouvèrent à la présence de cette merveilleuse comédienne, et le vif enthousiasme de ses admirateurs.»

De Toulouse:

«Les représentations d'Yvette Guilbert, aux Variétés, avaient attiré une grande affluence. Elle a été l'objet de longues et multiples ovations. La divette paraissait heureuse dans son triomphe.

«Les nouveautés se succèdent dans la coquette salle de l'avenue Lafayette, où les pensionnaires de M. d'Albert, toujours à l'affût de ce qui peut plaire au public, se dépensent largement et sans compter. Nous avons eu hier «la Princesse Georges», dans laquelle Mmes Jéram et Andrée Mary se sont littéralement surpassées. Il en est de même de Patris et Bénédict, deux artistes de race et qui le prouvent sans cesse.»

De Lyon:

«André Chenier», l'opéra du jeune maitre italien Giordano, vient d'obtenir au Grand-Théâtre un succès très vif. On a fait au compositeur, qui était présent, une ovation formidable. Parmi les interprètes il faut mettre hors de pair Mme de Nuovina et le ténor Lubert.»

Le «Passé».

Lorsque M. Georges de Porto-Riche eut terminé le «Passé», il porta son manuscrit à Mme Réjane.

C'était l'artiste rêvée pour le principal rôle de sa pièce. Mme Réjane le reçut d'une façon charmante, l'accepta, puis ne voulut plus le jouer. On sait que l'âme de Mme Réjane est simple et droite: cette âme s'effraya du caractère compliqué de Dominique.

M. Georges de Porto-Riche remporta le «Passé» et l'offrit à Mme Bartet.

La sociétaire de la Comédie le reçut d'une façon aussi charmante.

Mais elle a l'âme encore plus droite et plus simple que Mme Réjane: elle hésita et refusa.

Pour la seconde fois, M Georges de Porto-Riche remporta le «Passé» et le fit lire à Mme Sarah Bernhardt.

La grande tragédienne le lut d'une façon naturellement charmante et en fut d'abord enthousiasmée. Puis, sur les rochers de son île, elle se découvrit aussi une âme très simple et très droite et finit par se perdre dans la psychologie hésitante de Dominique.

Cela devenait grave.

M. Georges de Porto Riche dut remporter le «Passé», et pensa le faire jouer par Mme Granier.

L'ancien petit-duc le reçut d'une façon charmante et n'hésita plus.

Mais elle estima que le rôle devait, aux deux premiers actes, se jouer en travesti. D'ailleurs, elle n'avait pas de théâtre, et il fallut renoncer à Granier comme à Sarah, comme à Bartet, comme à Réjane.

M. Georges de Porto-Riche se promena longtemps dans Paris avec son «Passé» sous le bras. Tout à coup, l'idée lui vint de le confier à Mme Raphaële Sisos. L'idée était bonne. L'affaire fut vite conclue. L'Odéon mettait à la disposton de l'auteur une excellente distribution: Mlle Cerny, toute charmante, MM. Decori, Albert Lambert, Coste, Candé, Prince. M. Ginisty fait établir de jolis décors; un superbe atelier pour le commencement, un nid d'amour à la campagne pour le milieu, une chambre capitonnée et ouatée pour la fin.

Et le «Passé» vient d'être enfin représenté.

INDO-CHINE.

M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, vient de concéder l'établissement d'un service de touage dans le Haut-Fleuve Rouge pour relier Yenbai à Lao-Kay. Nous ne pouvons du reste que l'en féliciter, car cette façon de reconnaître les cours des rivières nous est dès longtemps apparue comme un excellent moyen de réaliser les transports à bon marché. Ce fut le maréchal de Saxe qui entrevit les avantages du touage. On essaya vers 1820 de le réaliser au moyen de bateaux armés de crampons qui mordaient dans le lit de la rivière, mais l'ingénieur touache donna il y a soixante-quinze ans la formule du touage sur chaine noyée avec remorquage à vapeur. C'est le système qui a été employé sur la haute et la basse Seine, depuis 1853, que la première concession en fut faite par le gouvernement impérial à un ami, en dépit des droits des promoteurs de l'entreprise. La concession faite sur le fleuve Rouge comprend la fourniture de 150 kilomètres de chaine, des remorqueurs et des chalands à voyageurs et à marchandises. La montée du fleuve se fera en quarante heures et la descente en vingt-trois heures.

La Salsepareille d'Ayer employée régulièrement extirpe toute infection scrofuleuse, sous quelque forme qu'elle existe.

GLORIEUSE QUERELLE.

Le monument élevé à la nécropole Saint-Pierre, à Marseille, en mémoire du lieutenant-colonel Bonnier et de ses compagnons d'armes, est prêt depuis quelques jours; il fait honneur à l'architecte Lombard et sera inauguré solennellement demain 15 janvier.

Or, voilà qu'une question inattendue se présente. Doit-on mettre: «Aux conquérants» ou «Au héros» de Tombouctou?

Cette nuance de qualificatifs motive, en effet, des protestations, venant soit de la famille du lieutenant de vaisseau Boiteux, entré le premier, paraît-il, dans Tombouctou; soit des parents du colonel Bonnier, revendiquant pour lui cette gloire.

En présence de cette divergence d'opinions, le ministre de la marine a été prié de manifester son avis; lui seul possède des documents lui permettant de trancher le différend, sans froisser des susceptibilités respectables.

On attend avec impatience la solution que formulera l'amiral Besnard; elle ponctuellement exécutée par le comité qui a pris l'initiative du monument.

THEATRES.

Grand Opera House.

Il y a des succès qu'il faut respecter et surtout se garder de troubler dans leur cours, par exemple celui de Pudd'n in head, tant il est franc, loyal et mérité.

Il nous faut cependant annoncer une bonne nouvelle aux habitués du Grand Opera House—la première, pour dimanche prochain, de "A Milk White Flag", l'œuvre d'un maître-faiseur, qui connait à fond les planches et encore mieux son public. Annoncer une comédie de Ch. Hoyt, c'est annoncer un succès.

Théâtre St-Charles.

En toute chose, même au théâtre, surtout au théâtre, il faut de la variété. La direction du St-Charles l'a compris. Aussi, aux Lilliputiens si gentils et si gais de "Midgettown", fait-elle succéder, dimanche soir, un acteur dramatique, nous pourrions dire tragique, car il a joué du Shakespeare. Cette fois-ci, M. O'Neill interprétera le premier rôle du drame Monte Cristo.

Académie de Musique.

Pour succéder à un comédien comme Roland Reed, il fallait une artiste de grande valeur. Cette succession sera bien remplie par Mme Modjeska, une véritable tragédienne, que l'on connait trop peu à la Nouvelle-Orléans, et que tout le monde voudra voir dans son rôle favori de Lady Macbeth.

MOTS DE LA FIN.

Au dîner de Noël, le jeune Mimile, profitant d'un instant de silence:

—Dis donc, parrain.... le foin que t'as dans tes bottes.... que maman dit que c'est pour ça qu'elle t'invite.... c'est-y le petit Noël qui te l'as mis?

Un jeune homme demande la main de sa fille à M. Calino, qui refuse net.

—Laissez-moi espérer, implore l'amoureux, que votre décision n'est pas irrévocable....

Calino, d'un ton ferme:

—Elle est irrévocable.... tout au moins provisoirement!

Calino s'est rendu avec sa femme au concert Colonne.

A peine installé, il braque nerveusement sa lorgnette dans toutes les directions.

—Qui donc cherches-tu, mon ami? demande Mme Calino.

—Eh! parbleu.... Œdipe!

s'embrouille....Il y a si longtemps!

Le bruit d'une galopade furieuse contraignit les deux compagnons à se retourner.

Une bande de cent à cent cinquante chevaux, prise de panique, détalait devant les cowboys occupés à les compter, l'étalon en tête, et passait auprès du baron et de la jeune fille de l'allure d'une horde de cerfs et de biches lancés par les premiers abois d'une meute. D'ailleurs, en se sentant en liberté, étalons, juments et poulains reprennent tout à fait les habitudes des bêtes sauvages de nos forêts.

—Voyez Jeanne, dit le baron, quelles superbes bêtes.

—Aussi trouverait-on facilement un acquéreur.

Il la regarda avec attention.

—Vous le voulez donc bien? lui demanda-t-il.

Elle avoua.

—Eh bien oui, mon ami, dit-elle, dans un élan de sincérité, et je vous ai dit pourquoi.

Elle ajouta en secouant la tête:

—Mais je sais que vous ne pouvez pas le vouloir, vous!

—Parce que?....

—Tout ici est votre œuvre. C'est vous qui avez tout fait. C'est vous qui avez bâti votre maison, élevé ces troupeaux magnifiques, et vous ne pouvez pas vous en séparer.

Il sourit.

—Oui, j'aime cette vie de liberte, déclara-t-il, ces espaces immenses, mais ce n'est pas mon œuvre, Jeanne, à moi seul du moins.... C'est celle de votre père qui a travaillé avec une ardeur incroyable, celle de Frémont, un courageux, celle des pauvres gens qui nous ont aidés ....Je l'aime, je ne le cache pas ....J'aime aussi ce pays avec ses étrangetés, ses défauts, ses bizarreries!.... Mais je l'aime peut être parce que vous y êtes, Jeanne, parce que vous en avez été la fleur cultivée par nous, aimée par nous, notre enfant à tous, la gaieté, le charme de ce désert!....Il n'est rien qui me coûte pour vous épargner un chagrin, fût-ce un sacrifice pour moi, un déchirement!....Enfin il y a quelque chose qu'on préfère à tout, surtout quand la vieillesse approche, quand les forces diminuent....

—C'est?....

—La vieille terre natale, le coin où on est venu au monde et qu'on appelle, d'un nom très doux qui résume tout, la patrie!

—Alors, vous consentiriez?

—Je ferai tout ce que vous voudrez, tout!

—Comme je vous aime! murmura-t-elle.

Le baron profita de la présence d'une compagnie de poules des prairies qui s'envolèrent bruyamment sous les pieds des chevaux pour rompre l'entretien.

Il tira au hasard un coup de revolver dans la vide et n'abattit aucun de ses précieux volatiles qui formaient assez souvent le rôti de Paynel ranch, et la jeune fille partit d'un joyeux éclat de rire.

—Oh! fit-elle subitement distraite de ses pensées, vous avez manqué votre coup, mister baron; ce n'est pas bien!

A dater de ce moment, son naturel reprit le dessus.

Pendant le reste de la course, elle combina gaiement avec son compagnon les moyens de mettre à exécution les projets qu'elle venait de lui faire partager.

D'abord ils ne diraient rien à personne.

En allant à New-City ou à Chicago, le baron sonderait le terrain et se rendrait compte aisément de la possibilité de céder le ranch sans trop de perte. Son revenu était très considérable, sa réputation de premier ordre. Une foule de colonels certainement se mettraient sur les rangs. Elle les nommait.

Le colonel Simson, le colonel Ward, le colonel Biffith, tous militaire *in partibus*, qui n'avaient jamais commandé quatre hommes et un caporal.

Ceux qui n'avaient pas de capitaux en trouveraient aisément pour une acquisition aussi avantageuse.

Ensuite, quand les chances seraient favorables pour une liquidation sans risques, est-ce qu'il serait difficile d'amener les autres à donner leur consentement.

Non, certainement.

Frémont parlait souvent de se retirer dans son pays, quelque part aux environs de Bayeux, dans de bons pâturages normands, avec des plants de pommiers. Au fait, il n'avait suivi le baron que par amitié pour lui.

Son père?

Est-ce qu'il savait rien lui refuser?

D'ailleurs, depuis son acquisition du Morvan qu'il regrettait tant, elle savait bien qu'il y songeait toujours!

Il ne serait pas difficile à décider....

Elle s'en chargerait!

Et tout à coup elle demanda avec une tendresse câline:

—Mais vous, mon ami, qu'est-ce que vous ferez, quand nous serons retournés là bas?

—Moi!

—Vous serez triste!...

—Oh!

—Inoccupé!....

—Non.

—Dites.... A quoi passerez-vous votre temps? C'est lui qui vous semblera long!

—D'abord je tâcherai de vous trouver un mari, un bon!....

—C'est une idée!

—Ce sera très facile.... Un officier d'avenir.... Un colonel futur, mais pour de vrai, pas comme les colonels de contrebande de New-city.... Ou encore un brave gentilhomme campagnard.... honnête et loyal... Il en reste.

—Bon.... Et après?....

—Je tâcherai qu'il soit dans mon voisinage afin de voir de temps en temps ma petite Jeanne, ma belle Jeanne.....

—Soit.... Et après? répéta-t-elle.

—Après, je me chercherai une bonne retraite pour mes vieux jours!.... Une maison de l'ancien temps, avec de beaux arbres de grands jardins, de la belle eau verte, pas boueuse comme nos ruisseaux de Paynel ranch.. Là, je m'installerai.... paisiblement.... selon mes goûts qui sont des plus simples....

—Et après fit elle encore.

Il parut chercher.

—Vous vous marierez, my dear!

Il haussa les épaules.

—Allons donc! Un vieux à barbe grise! On en rirait.... Après, ajouta-t-il sérieusement, mon enfant, comme tout a une fin en ce monde, quelque bonne maladie ou la vieillesse toute seule se chargerout de m'expédier là où sont allés tous les Paynel..... trop heureux de trouver un asile dans le coin du cimetière où ils reposent eux mêmes.

Et brusquement, il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval qui partit au galop, étonné de la brutalité soudaine d'un maître toujours si doux.

Restée en arrière, la jeune fille eut un sourire énigmatique et murmura en le suivant des yeux:

—l'auvre baron! Il a son secret et il ne veut pas me le dire, mais je le forcerai bien à me l'avouer....Seulement ce sera dur!

Et cravachant son cheval, elle partit au galop à son tour et ne tarda point à rejoindre son ami.

Dans le lointain, à travers les sapins géants, les murs noirs de la maison commençaient à se dessiner avec leurs toits inclinés couverts de petites planchettes superposées comme le bardeau des vieilles constructions normandes qu'on trouve encore çà et là, de loin en loin. Et, en approchant des bâtiments, Jeanne échangea seulement ces quelques mots avec son compagnon:

—C'est convenu?

—C'est convenu!

—Silence?....

—Oui, silence!

XIV

L'ERREUR D'UNE AMBITIEUSE.

Mademoiselle Alexandrine n'était pas très bonne.

Il y avait même dans son petit cœur de modiste une certaine quantité de fiel amassé dans les vingt-huit premières années de son existence et qui ne demandait qu'à se répandre à la première occasion sur ce qu'on appelle généralement son prochain.

Mais elle avait une excuse.

La dureté de ses premières années, les misères de ses débuts, les horions qu'elle avait reçus, qui avaient meurtri sa peau, blessé sa vanité, froissé sa pudeur, violenté tous ses instincts de femme, après tout intelligente et distinguée.

Sait-on ce qu'est un trottin de modes?

Sait-on ce qu'est en général le travail des femmes dans cette immense usine qui s'appelle Paris?

Sait-on ce que souffrent les misérables enfants qui cousent des chemises pour quelques sous, ces chemises avec lesquelles les tenanciers de certains magasins entassent des millions et s'honorent de libéralité qui ne coûtent cher qu'aux malheureuses qui s'usent les yeux à travailler la nuit en gagnant à peine le pétrole qu'elles brûlent?

Et les fleuristes, les autres, en descendant du haut au bas de l'échelle des élégances jusqu'aux déshérités qui taillent et confectionnent des caracos de bonnes ou des serpilières de valets de chambre?

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.